La deuxième partie du livre traite de la formation du droit de l'Église. M. Gaudemet a eu l'heureuse idée d'associer dans le même ouvrage le droit romain et le droit canonique, qui vont, en effet, de pair, alors que, habituellement, on les sépare. Des pages suggestives montrent comment les décisions conciliaires et les décrétales des papes ont acquis une valeur normative. Il est, en outre, agréable de trouver une description rapide, mais précise, de la genèse d'une théorie canonique du droit. L'ouvrage s'achève par une troisième partie qui le couronne en faisant le tableau de la rencontre des deux droits. L'influence de l'un sur l'autre est finement dosée.

En résumé, ce livre est une synthèse qui faisait déplorablement défaut. Bien informée, dotée de références bibliographiques à jour, elle est une mise au point de l'ensemble et de chacune des parties.

André MAGDELAIN.

## Sciences.

*La science antique et médiévale (des origines à 1450)*, préface générale par R. TATON (Histoire générale des sciences, t. I) : Paris, Presses Universitaires, 1957, 627 pages.

Il faut accueillir avec gratitude cette entreprise de publication, qui doit réaliser en trois volumes une présentation historique de la science universelle. Il faut aussi, pour la partie qui intéresse notre domaine, en dépit de la qualité des auteurs (l'un d'eux, M. J. Beaujeu, a publié sur la science antique un remarquable rapport dans les *Actes du Congrès G. Budé de Grenoble*, 1949, p. 21 et suiv.), se résigner à un sentiment d'insatisfaction : la science romaine fait piètre figure à côté de la science grecque, qui occupe une centaine de pages.

Rome apparaît à la p. 305, comme par raccroc : « Rome, capitale du monde. C'est la première fois, dit l'auteur, que nous rencontrons le nom de Rome..., et ceci pose un grave problème : celui de l'attitude des Romains à l'égard de la science. »

A peine posé du reste, ce problème est différé, car le titre suivant concerne l'Étrurie (partie confiée à M. R. Bloch), avec cette constatation préliminaire décevante qu'au point de vue strictement scientifique « on ne peut dresser qu'un procès-verbal de carence en ce qui concerne l'apport de l'ancienne Étrurie à la pensée occidentale », et la remarque jointe que « la contribution des Romains au progrès des sciences a été presque aussi réduite que celle des Étrusques » ; cf. p. 309 : « La production scientifique de l'Occident latin se borne à des adaptations... de la science grecque, à des compilations... et à des travaux de technique agricole et d'arts appliqués » ; enfin, p. 310 : « Il n'y a pas de science ro-

maine. » Il ne sera donc question dans les chapitres qui suivent (mathématiques, géodésie, algèbre, astronomie, géographie, physique, biologie) que des Grecs et des Alexandrins. La mention de Rome n'intervient qu'à propos de la médecine, et encore s'agit-il d'apports helléniques ; cf. p. 392 : « Le milieu romain était favorable à l'étude des méthodes thérapeutiques, non au progrès scientifique ; » et p. 393 : « Le seule école qui ait pris naissance à Rome fut celle des *méthodistes*, nettement antiscientifique dans ses principes comme dans leur application. »

Est-il besoin d'ajouter que, pour toutes les sciences indistinctement, « à partir de la fin du IIe siècle on constate une décadence générale », attribuable au déclin du rationalisme, dû lui-même à une transformation idéologique et spirituelle aggravée par les bouleversements ethniques et politiques (p. 408).

Que reste-t-il donc à l'actif des Romains? La réponse à cette question n'est que suggérée p. 309 : « Rome a écrit une belle page de l'histoire des techniques : construction des routes et des ponts, des aqueducs et des canaux, des voûtes et des étages... » Bien sûr ! Mais il ne s'agit là que d'une seule technique, celle de la construction, et Dieu sait ce que suscite en nous d'admiration une enquête comme celle à laquelle vient de se livrer M. G. Lugli en deux volumes impressionnants sous le titre *La tecnica edilicia romana* ; nous demeurons frappés d'admiration devant le Colisée et le Pont du Gard, les palais et les temples, les voies de terre et les ports ; d'autre part, nous sommes obligés de constater que les Romains sont restés au seuil de toutes les inventions pratiques : le fer à cheval et le collier, l'avant-train et le gouvernail, l'horloge mécanique, l'engrenage et la vis sans fin, le livre relié et le caractère mobile... On ne peut même pas dire que, s'ils ont méconnu la science, les Latins se soient rattrapés sur la technique ; ils n'ont guère dépassé ce qu'on peut appeler la pratique. Sera-ce la conclusion d'une suite annoncée par M. Beaujeu à l'enquête qui vient d'être recensée? C'est, en tout cas, celle, implicite ou nettement formulée, à laquelle sont parvenus tous ceux qui ont abordé le sujet : Terquem, *La science romaine à l'époque d'Auguste*, 1885 (traitant surtout de Vitruve) ; A. Reymond, *Histoire des sciences exactes et naturelles dans l'antiquité gréco-romaine*, 1924 ; P. Brunet et A. Mieli, *Histoire des sciences*, 1935 (l'un et l'autre assez succincts) ; J. L. Heiberg, *Geschichte d. Mathem. und Naturwiss. im Altertum*, Munich, 1925 ; P. M. Schuhl, *Machinisme et philosophie*, Paris, 1938 (p. 1 et suiv.). Et enfin, c'est bien le sens d'une conférence donnée récemment par M. Beaujeu lui-même au Palais de la découverte.

Sans doute, l'histoire littéraire nous offre Varron et Lucrèce, et Cicéron traducteur d'Aratus, et le Sénèque des *Questions naturelles*, et le Pline de la *Naturalis Historia*, et Vitruve, et Celse : science descriptive

et formaliste, compilations, sommaires, démarquages de la science grecque, souvent mal comprise. Il fait peine de se résoudre à ces constatations désobligeantes, et M. P. Boyancé, dans quelques pages de *L'information littéraire*, t. III, 1951, p. 60 et suiv., plaide généreusement pour Rome ; mais, ce qu'il trouve à affirmer, c'est que « si le progrès scientifique chez les Romains paraît médiocre ou nul » (p. 63), du moins on ne peut pas dire qu'ils ont méprisé la science (p. 61), estimant « qu'elle doit au moins rester au service de l'homme ». Avouons que c'est mettre peu à leur actif.

J. Marouzeau.

**Latin médiéval.**

K. Strecker, *Introduction to medieval latin*, english translation and revision by Robert B. Palmer : Berlin, Weidmann, 1957, 159 pages, 3,50 Doll.

La valeur du manuel de K. Strecker n'a plus à être rappelée après tous les services qu'il a rendus depuis une trentaine d'années, mais sa dernière édition allemande date de 1932 ; il est donc bon de signaler que la traduction de M. Palmer comporte une révision avec mise au point bibliographique poursuivie jusqu'à 1955, au bénéfice de maintes additions, surtout dans les notes ; cf., par exemple, p. 22, l'exposé des discussions qu'a soulevées l'école de Nimègue à propos du « latin chrétien » ; p. 28-30, les tentatives instituées récemment pour corriger la définition du « latin vulgaire » ; p. 33, les dernières conceptions de la « dialectologie romane » ; p. 137 et suiv., les innovations réalisées par le microfilm (corriger, *passim*, le nom de M^lle^ J. *Vielliard*, en l'orthographiant ainsi). On doit féliciter l'auteur de cette mise au point dans laquelle les sutures ne se laissent pas voir et qui rend une nouvelle vie à un original depuis longtemps éprouvé.

J. Marouzeau.

Serafim da Silva Neto, *História do latim vulgar* (Biblioteca Brasileira de Filologia, n° 13) : Rio de Janeiro, Livraria Acadêmica, 1957, 231 pages.

Le propos de cet ouvrage, que l'auteur dit avoir « médité pendant de longues années et écrit avec humilité », est de joindre la philologie latine et la philologie romane en tirant parti des faits fournis par les textes latins, ainsi que, le cas échéant, de parallèles modernes. A cet effet, et afin de formuler rigoureusement le concept de latin vulgaire, l'auteur appuie sur deux chefs : 1) les rapports des provinces entre elles et les problèmes spécifiques du latin provincial ; 2) l'évolution politico-sociale de l'Empire et le brassage de populations qui s'ensuivit, avec